



Vive une bonne cotriade
de sardines et de mulet.
Dieu a bñé nos filets
Comme au large de Bzhériale !
Botul

13/8/05

Emile Souvestre

LES DERNIERS BRETONS

À MON AMI
CAMILLE MELLINET,
IMPRIMEUR À NANTES.

Sommaire

Introduction de la première édition de 1836

PREMIÈRE PARTIE : La Bretagne et les Bretons

CHAPITRE I : Le Pays de Léon

CHAPITRE II : La Cornouaille

CHAPITRE III : Le pays de Tréguier

CHAPITRE IV : Le pays de Vannes

DEUXIÈME PARTIE : Poésies de la Bretagne

CHAPITRE I : Poésies populaires de la Bretagne

CHAPITRE II : Poésies chantées

CHAPITRE III : Poèmes

CHAPITRE IV : Tragédies

CHAPITRE V : Drames

TROISIÈME PARTIE : Industrie, commerce et agriculture de la Bretagne

Prolégomènes

CHAPITRE I : Industrie

CHAPITRE II : Commerce

CHAPITRE III : Agriculture

Introduction de la première édition de 1836

Il s'est trouvé des Parisiens qui, un beau jour, ayant du loisir, ont eu l'idée de faire un voyage en Bretagne, par désœuvrement, comme s'il se fût agi d'une promenade aux eaux de Barèges. Ils avaient entendu dire qu'il y avait de ce côté une nature sauvage et bizarre, une race têtue qui faisait encore le signe de la croix et pliait le genou devant Dieu ! C'était à voir, au dix-neuvième siècle ; aussi ont-ils fait leurs malles et sont-ils partis.

Mais à peine arrivés au milieu de nos landes, un indicible étonnement les a saisis. Ils ont cherché autour d'eux le peuple *Moyen Âge* qu'ils avaient rêvé, peuple à gants de buffle, à pourpoint de serge mi-parti, toujours la rapière au poing et le *mort-dieu* à la bouche, dramatiques sacripants que leur avait fait connaître la porte Saint-Martin, dans ses leçons d'histoire en huit tableaux ; et, au lieu de cela, ils n'ont aperçu qu'une population à longue chevelure, à *bragou bras*, silencieuse et grave comme les calvaires de granit parmi lesquels elle vit. Ils ont voulu parler, et, au lieu de la prose de Froissard, ils ont entendu une langue dure, aux inflexions âpres et sifflantes. Alors toutes leurs belles espérances se sont évanouies ; les réalités ont éteint leur enthousiasme. Le Moyen Âge, sans rouge, leur a fait mal au cœur. Ils se sont crus tombés au milieu d'un peuple sauvage de l'Orénoque ; ils ont crié vers leur cher Paris, comme des enfants après la maison paternelle ; et, tout épouvantés encore, ils se sont jetés dans la diligence qui devait les ramener à ce centre classique de toute civilisation.

Et une fois de retour, Dieu sait quels récits. Les uns n'avaient rien vu, rien trouvé qui valût la peine qu'on en parlât. La Bretagne, à leur avis, était une vieille duchesse qui s'était figurée qu'elle était vénérable et qui n'était que vieille. Ils avaient cherché ce caractère original qu'on leur avait tant vanté, et n'avaient rien aperçu qui ne se trouvât ailleurs. D'autres, au contraire, la représentaient comme un pays plus curieux à étudier que la Nouvelle-Hollande. Le journal de terre s'y achetait six liards, la greffe n'y était pas encore connue, et les hommes mangeaient à l'auge, comme les pourceaux civilisés de Poissy.

Jugez quel émoi au récit de ces nouveaux Colomb ! Les bourgeois du Marais en frémissaient d'horreur ; les têtes les plus chaudes parlaient d'*avertir le gouvernement*, et, un beau jour, la Chambre des députés recevait une pétition dans laquelle on signalait la barbarie de la Bretagne, *où l'on parlait un patois inintelligible* (pour ceux qui ne le comprenaient pas), et par laquelle on *suppliait le gouvernement de répandre dans cette malheureuse contrée la langue de Voltaire et de Rousseau*, cette langue si éloquente et si gracieuse dans la bouche d'un paysan champenois ou d'un gamin de Paris.

Puis, au milieu de toutes ces relations contradictoires, fruits d'une observation de huit jours faite en chaise de poste, dans un pays inconnu dont on ne comprenait pas le langage, et que l'on avait parcouru sans guide, chacun choisissait ce qui lui convenait le mieux : la Bretagne devenait à la mode, et l'on faisait, à ses dépens, des romans, des voyages, des statistiques, des études archéologiques, des articles littéraires ou géographiques, qui nous jetaient, nous autres provinciaux, dans une véritable stupéfaction. Ainsi, M. Hippolyte Bonnelier nous apprenait que dans l'île de Sein l'usage existait de lapider les jeunes filles qui avaient des amants ; que les tailleurs du Finistère étaient les continuateurs des druides, et parlaient

une langue particulière qui était du grec altéré ; que la fête du gui se célébrait encore en Bretagne, et que le kersanton coupait le verre comme le diamant ; ainsi, Malte-Brun, cet illustre géographe, nous assurait que l'on récoltait du vin dans le département des Côtes-du-Nord, où le raisin ne mûrit pas en espalier ; ainsi les frères Baudouin donnaient la population de notre province en se trompant de cent mille âmes, parlaient de la culture du maïs comme fort répandue en basse Bretagne, et faisaient un port de mer de Carhaix, bâti dans les montagnes à dix lieues du rivage ! Je ne dirai rien des singuliers détails publiés par M. Abel Hugo, sur la ville de Morlaix, où il a *surtout admiré l'édifice de l'école de navigation*, bien que l'école de navigation de cette ville se tienne dans une chambre garnie. Je m'arrêterai encore moins sur le voyage en Europe de P.-C. Briand, qui assure que l'entrée de la rade de Brest n'est si difficile que par *des rochers appelés goulets*. À quoi bon relever tant d'erreurs, prises dans Cambry en les exagérant ; tant de noms propres estropiés ; tant d'explications historiques si curieusement bouffonnes ? Tous les auteurs que je viens de citer se sont contentés de copier le *voyage dans le Finistère, en 1794*, sans se donner même la peine de changer l'expression ; aussi a-t-il été singulièrement curieux pour moi de parcourir toutes ces compilations indigestes, en retrouvant les mêmes phrases à chaque pas comme de vieilles connaissances. Mais c'est surtout en lisant *l'Ermite en Bretagne*, de M. de Jouy, que j'ai éprouvé ce plaisir. Là, tout est loyalement copié sans déguisements, sans révisions. Le spirituel académicien a pensé sans doute qu'il suffisait, pour s'appropriier le tout, d'ajouter quelques erreurs de son cru, qu'il a apposées sur la prose de Cambry, comme l'empreinte de son cachet parisien.

Voilà sur quels documents la Bretagne a été jugée jusqu'à présent ; c'est sur eux qu'elle a été étudiée et décrite. On peut dès lors juger de l'exactitude et de la bonne foi qui ont

présidé à tant d'œuvres dans lesquelles notre pays a été crucifié depuis quinze ans. Comprenez maintenant s'il reste quelque chose à dire sur un tel sujet, et s'il est permis de publier un livre qui porte le titre de celui-ci.

Et pourtant, je dois l'avouer, le désir de rectifier tant d'erreurs n'a point été la cause de ce livre. Certes, pour excuser un travail nouveau et attentif sur une contrée presque toujours étudiée en passant, et qui demande pour être comprise l'habitude des localités, la connaissance du langage, une sorte de naturalisation dans son atmosphère spéciale, il eût suffi de cet honorable amour du vrai qui pousse à déclarer la guerre à tout ce qui est faux ; mais lorsque la fantaisie me prit d'examiner et de décrire la Bretagne, je ne connaissais aucun des ouvrages auxquels elle a servi de prétexte (je n'ose dire de sujet) ; plusieurs d'entre eux n'avaient même point encore paru. Ce ne fut donc pas l'envie de rectifier leurs inexactitudes qui me fit prendre la plume ; ma détermination eut une tout autre cause : ce fut une impulsion, un amour, une sorte de superstition sentimentale qui me poussèrent à l'œuvre.

Voici du reste l'histoire de mon livre.

En 1826, je quittai ma province pour aller à Paris. J'arrivai dans cette capitale comme on y arrive à dix-huit ans, quand on a eu des prix de discours français au collège et une médaille d'or à l'académie de son département. J'avais un diplôme de bachelier dans ma valise et une tragédie dans ma poche. Je venais pour me faire recevoir avocat et donner une pièce au *Théâtre-Français*.

La vie littéraire m'apparaissait alors comme ce qu'il y a de plus noble et de plus beau sous le soleil. Je la voyais chaude, palpitante, toute colorée d'enthousiasme et de rêves dorés. J'avais fait une ode où je comparais le poète à un Dieu sur la terre, et j'étais à un âge où l'on croit encore aux comparaisons. Le désenchantement ne tarda pas à

venir. Les premières démarches que je tentai pour faire lire ma pièce au théâtre furent sans succès. J'étais inconnu, gauche, susceptible, plein de morgue, ainsi que tous les jeunes gens qui, élevés loin du monde en province, n'ont jamais vu que leur professeur en chaire et leur mère tricotant des bas ; tout me devenait obstacle et me blessait. J'avais recopié trois fois ma tragédie et je l'avais expédiée à trois théâtres, sans recevoir de réponses. Enfin je résolus de hasarder une démarche décisive ; j'écrivis à un compatriote que de grands succès à la scène devaient rendre tout-puissant au *Théâtre-Français* : c'était Alexandre Duval. Je lui fis une peinture vive et sincère de ma position, en lui demandant un entretien. Deux jours après, je reçus un billet de lui qui m'indiquait une heure pour l'aller voir. Je courus rue du Bac, passage Sainte-Marie. Il m'attendait et me reçut bien, mais avec calme, en vrai Breton qui veut connaître et juger. Je lui laissai mon manuscrit. Quelques jours après, je retournai le voir : il vint à moi les deux mains tendues.

— Asseyez-vous là, dit-il, et causons.

Il avait lu et approuvé ; il me donna de bons conseils que je suivis, et des encouragements qui me firent frissonner de tous mes membres, ivre que j'étais d'une folle joie. Grâce à lui, mon drame, lu aux *Français*, y fut reçu par acclamation (c'était *le Siège de Missolonghi*) ; un tour de faveur fut accordé, et les répétitions durent commencer dans quelques jours. Mais la censure vint subitement couper les ailes à mes espérances. Ma pièce fut arrêtée par elle comme hostile à la Sublime Porte, aux saines doctrines du gouvernement absolu, et je demeurai, nouveau Tantale, avec ma joie sur les lèvres sans pouvoir la boire. Toutes mes démarches près des hommes à ciseaux furent sans succès. Je n'eus plus d'espoir que dans un changement de ministère ou une révolution.

Dès lors je ne rêvai que bouleversements politiques. De la meilleure foi du monde, je me demandais comment la France pouvait supporter un gouvernement pareil ; je me serais fait conspirateur pour peu qu'on eût pu me donner l'adresse d'une conspiration. Enfin le ministère Martignac vint apaiser mon indignation patriotique. Mon drame échappa aux mains de la censure, mourant, déplumé, et les répétitions commencèrent au *Théâtre-Français*. Mais ici s'ouvrit pour moi la vie d'auteur avec toutes ses tribulations et ses tortures. L'enthousiasme qui avait amené la réception de ma tragédie avait eu le temps de se refroidir ; Alexandre Duval, mon patron, s'était brouillé avec les sociétaires ; M. Amault faisait remonter son *Marius à Minturne*, tout était en confusion au théâtre de la rue Richelieu : une banqueroute prochaine le menaçait. Je trouvais de toutes parts des obstacles, des froideurs et des retards. Les répétitions de ma pièce furent suspendues, sans que j'en pusse savoir la cause. Une lutte s'engagea entre moi et le comité, fantôme insaisissable qui se défendait par le silence et les consignes au portier. Rien ne fut négligé pour me rebuter, me fatiguer, me faire perdre patience. Ce fut une temporisation déloyale, mais adroite, qui devait réussir à la longue avec un écolier assez privé d'expérience pour se mettre en colère et rompre en visière à l'administration. Un autre plus habile eût cessé ses démarches et eût fait assigner la Comédie Française par ministère d'huissier ; je n'y pensai pas même un instant. Furieux d'être si traîtreusement joué, je retirai ma pièce, et je renonçai à mes espérances.

Mais j'avais senti dans ce premier essai ce qui manquait à ma nature pour réussir dans les lettres (à part ce qui manquait à mon talent). Je n'avais rien de cette nature souple et déliée, de cette constance patiemment inébranlable, qui seules peuvent conduire au succès. La vie littéraire de Paris me fut révélée pour ce qu'elle était ; je vis qu'il y avait à soutenir un duel éternel pour lequel il fallait

un caractère de fer ouaté de coton. Je compris que je n'étais point né pour une pareille existence, que j'y flotterais perpétuellement entre l'enthousiasme et le désespoir, et que mon âme s'accrocherait douloureusement à toutes les épines du chemin. Cette conviction qui m'illumina tout à coup me jeta dans une tristesse inexprimable. Par une naïveté d'amour-propre très ordinaire, je me fis de mon peu d'aptitude aux affaires un symptôme de talent. Je me dis, avec un consolant orgueil, que tous les esprits hauts placés devaient être ainsi, incapables de s'abaisser à de misérables intrigues, et me plongeant fièrement dans l'amer désespoir d'un génie méconnu, j'applaudis à mes molles inclinations : je déifiai mon dégoût nonchalant, et, encouragé par les tristes et grands exemples de tant de poètes, je me décidai amèrement à suicider en moi un grand homme. Je cessai donc tout effort, tout essai, ne voulant plus me donner la peine de me baisser pour ramasser la gloire.

Maintenant que plus d'expérience m'a ouvert les yeux, ce qui m'apparaît surtout dans cette situation, c'est son ridicule, et je n'y pense guère sans un sourire et quelque rougeur ; mais alors il n'en était pas ainsi. Mes souffrances étaient réelles. Je voyais tous mes projets d'avenir crouler sans retour, je sentais que ma vie allait être faussée à jamais, et que, gladiateur maladroit, jeté dans l'arène du monde, je ne saurais me servir ni du bouclier, ni de l'épée. Incapable de poursuivre le métier d'homme de lettres, je m'avouais encore plus impropre aux fonctions laborieuses d'une existence positive. Et pourtant, au milieu de ces doutes poignants, j'éprouvais parfois quelques vellétés viriles qui semblaient accuser une nature susceptible d'actions et de vigueur. Je sentais qu'il ne manquait qu'un manche à mon esprit pour qu'il devînt un instrument utile, et que je pouvais bien être déplacé plutôt qu'incapable ; cette situation était affreuse. Bien des fois je songeai à en

sortir violemment et à *brûler ma maison pour n'avoir pas la peine de la mettre en ordre*, selon l'expression de Rousseau. Heureusement pour moi, le suicide n'avait pas encore été mis à la mode par des exemples fameux, et je ne savais pas que se tuer fût un moyen de trouver un éditeur. Je continuai donc à traîner plusieurs mois, au milieu du tumulte de Paris, mon découragement ennuyé. Quelques tentatives nouvelles, nonchalamment essayées pour faire jouer des pièces ou placer des manuscrits, restèrent sans succès et achevèrent de m'abattre. Enfin je tombai malade.

Alors mon âme fatiguée se reprit à de vieux souvenirs. Je commençai à regretter sérieusement ma verte Bretagne, et le mal du pays, dont le germe avait peut-être toujours été au fond de mes découragements, me saisit avec énergie. Mon séjour à Paris, lié au souvenir de tant de désappointements, me devint insupportable. Enfin un jour, plus triste qu'à l'ordinaire, et pris d'une sorte de crise malade, je courus rue du Bouloy, je trouvai une diligence qui partait pour ma province, et, sans plus réfléchir, je m'y jetai, laissant à Paris mes malles, mes livres, mes espérances, et faisant banqueroute à la gloire.

J'arrivai au pays tout meurtri de mes défaites. Je fus plusieurs mois avant de pouvoir me remettre et revenir au calme d'autrefois. J'étais comme ces marins inexpérimentés qui ont mis pied à terre avec le mal de mer, et qui, longtemps après, sentent encore le tangage du navire qu'ils ont quitté. Je sentais toujours autour de moi ce roulis du grand monde qui m'avait un instant étourdi ; j'éprouvais un reste de nausées, de dégoût et de colère ; j'avais comme une réminiscence du *mal de Paris*. Mais ces palpitations angoisseuses se calmèrent peu à peu, et je secouai les désolantes pensées sur lesquelles j'avais couché mon esprit comme sur un lit de souffrance.

Alors commença pour moi une de ces convalescences morales qui ravivent et recolorent la vie. Le printemps venait de naître, et la Bretagne m'apparut dans toute sa virginale beauté. J'allai me plonger dans ses coulées ombreuses, m'asseoir à l'ombre de ses *menhirs* gigantesques, et j'éprouvai quelque chose de ce que dut ressentir le premier homme lorsqu'il se réveilla dans l'enchantement de son être et de la vue de l'univers qui venait d'éclorre. Tout ce qu'il y avait de poétique et de neuf dans cette nature me frappa. J'admirai cette Bretagne que je n'avais jusque-là considérée qu'avec le regard inattentif de l'habitude. C'était une parente près de laquelle j'avais grandi sans remarquer ses traits, et qu'après une absence je retrouvais avec surprise pleine d'un charme étrange et inaperçu. Peut-être aussi qu'au sortir de la société factice dans laquelle j'avais coulé quelques mois, sa poétique individualité me frappa davantage. Toujours est-il que je fus saisi pour elle d'une amitié soudaine, pareille à celle qui vous prendrait pour un frère avec lequel vous auriez longtemps vécu sans intimité, et qu'une douleur imprévue, un épanchement subit vous révélerait tout à coup. Je me livrai avec bonheur à l'entraînement de cette passion naissante. J'étais dans ces dispositions d'une âme encore toute vibrante d'une exaltation tombée, qui portent naturellement aux romanesques résolutions. Je fis de mon nouveau sentiment une sorte de religion. Toute l'effervescence de ma volonté, portée jusqu'alors vers d'autres objets, se concentra dans cet attachement. C'était un but trouvé à mes efforts, un point d'appui pour le levier de mon intelligence. Je m'y arrêtai ; je me mis à aimer la Bretagne ainsi que j'aurais pu aimer une femme, et je résolus de la faire connaître dans ses secrets mérites, dans ses charmes les plus suaves et les plus ignorés. Mes études commencèrent, et je les continuai sans interruption. Mais en même temps que j'avais trouvé une occupation pour mon esprit, j'avais aussi découvert l'assiette qui convenait à ma

vie. Retiré dans un travail de poésie analytique, éloigné du bruit de l'arène, et n'en espérant plus les couronnes, je me trouvais tout à coup le cœur léger et joyeux. J'avais rencontré un nid ; je m'y couchai heureux en rabattant mes ailes voyageuses.

Je continuai ainsi paisiblement mon travail, et bientôt je vis que là, où je n'avais cherché qu'un thème sentimental pour d'intimes rêveries, se trouvait un poème entier, empreint d'une antique grandeur que personne n'avait soupçonnée. L'œuvre que j'avais commencée presque par caprice amoureux, je la continuai donc par curiosité, par saisissement, par admiration. Je devinai que j'étais tombé sur un filon d'or, et que j'avais d'immenses richesses à exploiter. Je mis alors plus d'ordre dans mes recherches, plus de philosophie dans mes déductions. Entièrement remis du premier engouement qui m'avait porté à ces études, je résolus de ne marcher qu'avec une consciencieuse réserve. Je soumis les perceptions soudaines que j'avais reçues à une analyse rigoureuse ; je continuai ce travail pendant six années, je ne négligeai rien pour qu'il fût complet. J'allai me mêler aux populations des campagnes ; j'écoutai leurs histoires ; j'étudiai leurs mœurs dans les chemins creux et devant les feux de landes des foyers. Le livre que je donne aujourd'hui est le résultat de ces longues perquisitions. Quelque jugement que l'on porte sur sa valeur, j'ai la conscience qu'il est vrai, entier, et que la Bretagne, bien ou mal peinte, y est du moins représentée en pied. S'il en est qui m'accusent d'avoir revêtu mon esquisse d'un vernis poétique, je leur dirai que j'ai peint comme j'avais vu, et que je n'ai peint que ce que j'avais vu. Il se peut que beaucoup de ceux qui croient connaître la Bretagne, parce qu'ils y vivent, parce qu'ils parcourent ses chemins, couchent dans ses auberges et achètent les toiles ou le blé de ses paysans ; il se peut, dis-je, que beaucoup de ceux-là trouvent de l'exagération dans mon tableau et

m'injurient du nom de poète. À cela je n'ai rien à dire, sinon que ces hommes et moi nous n'avons pas les mêmes yeux. Ils connaissent la Bretagne comme un mari vulgaire connaît la femme de cœur que le triste hasard lui a livrée, dans son corps, mais non dans son âme. Pour étudier un peuple et un pays, il faut aller chercher sous les formes extérieures ce qu'il a d'intime. La poésie de notre contrée échappe à la foule, parce qu'elle circule comme le sang dans des veines profondément cachées. L'habitude de voir les usages sans les comprendre ôte d'ailleurs à ceux-ci tout leur intérêt, et les range au nombre des triviales et insignifiantes coutumes ; mais pour celui qui regarde au fond des choses, tout, au contraire, s'anime d'une signification pittoresque et attachante.

Quant à la forme donnée à mon travail, j'ai fait tous mes efforts pour la rendre logique. J'ai divisé l'ouvrage entier en trois parties.

Dans la première, après avoir tâché de montrer la Bretagne sous son aspect topographique, j'y ai encadré le peuple qui l'habite avec ses mœurs, ses usages et ses croyances. J'ai donné les traditions religieuses de ce peuple ; je me suis efforcé de montrer d'où il était parti et où il était arrivé.

Dans la seconde partie, suite nécessaire de la précédente, j'ai fait connaître les poésies populaires des Bretons. Les poésies populaires d'une race sont toute sa religion, toute sa civilisation, toute son âme ; c'est pour elle ce qu'est la parole pour l'enfant, une révélation naïve et complète.

Enfin, dans la troisième partie, j'ai montré le peuple armoricain dans ses rapports avec la vie matérielle, et j'ai fait voir quelle influence sa morale avait sur son industrie.

Si je ne m'abuse, l'ensemble de mon ouvrage présentera un tableau complet de la Bretagne psychologique.

Ce ne sera ni une statistique, ni un mémoire savant sur ce pays, encore moins un roman ou un voyage, mais un document d'histoire métaphysique ; une étude faite sur la nature d'une population dans ce qu'elle a de plus primitif et de plus intime. Après mon livre il restera encore beaucoup à dire sur la Bretagne ; il y aura encore matière pour les savants, les économistes, les littérateurs ; mais j'ai tâché qu'il ne restât rien à faire aux historiens moralistes.

PREMIÈRE PARTIE

La Bretagne et les Bretons

CHAPITRE I

Le Pays de Léon

§ Ier. — Aspect de ses villes. — Destruction de ses monuments

La Bretagne dont nous parlerons ne comprend pas toute la province anciennement connue sous ce nom. Elle se bornera aux trois départements du *Finistère*, du *Morbihan* et des *Côtes-du-Nord*. C'est là seulement que la langue celtique et les vieux usages ont été conservés sans trop d'altération, et qu'une nature originale reste encore à étudier.

Cette Bretagne dont nous nous occuperons comprenait autrefois quatre évêchés : ceux de Saint-Pol-de-Léon, de Cornouaille, de Vannes et de Tréguier : c'étaient quatre pays différents, ayant leurs coutumes, leurs physionomies et leurs populations particulières.

Ces quatre aspects de la Bretagne proprement dite sont encore fort distincts et méritent d'être décrits chacun séparément. Ce sont comme des tableaux de différents maîtres, reproduisant les mêmes pensées sous des formes dissemblables.

Nous emploierons donc notre première partie à faire connaître successivement *le pays de Léon*, *la Cornouaille*, *le pays de Tréguier*, *le pays de Vannes*.

Du reste, nous l'avons déjà dit, bien que les descriptions que nous allons donner de ces quatre contrées soient le résultat de longues observations, elles pourront étonner

ceux qui n'ont examiné le pays que superficiellement. Pour l'étranger qui traverse les grandes routes et descend aux hôtels de nos villes, la Bretagne n'a rien qui la distingue beaucoup d'une autre province. Des chemins mal tracés, des mendiants qui chantent au bord des routes, des villes boueuses, des marchés populeux, et parfois, au milieu de la foule, un carcan auquel est soudé un homme qui a honte et qui pleure ; rien de tout cela n'est bien neuf ; c'est comme ailleurs, c'est comme partout ! Dans son vaste mouvement de *va-et-vient*, la civilisation a fait trop de fois circuler ses agents sur les lignes qui traversent notre province en tous sens, pour n'avoir pas usé, par un long frottement, l'empreinte originaire des hommes et des lieux. Ce n'est qu'en s'écartant des routes fréquentées, en suivant, à pied, nos chemins creux, en traversant de pierre en pierre les cascades de nos ruisseaux sans pont ou les fondrières de nos marécages, que l'on peut arriver aux cantons isolés dans lesquels se retrouvent encore les traditions locales et les croyances du pays. Là aussi, et là seulement, le peintre rencontre la sauvage majesté d'une nature vierge de toute trace moderne, entremêlée de ruines druidiques, religieuses et féodales, qui s'y trouvent comme les pages éparses d'une histoire oubliée.

Le Léonais, qui comprend à peu d'exceptions près tout le territoire renfermé dans les arrondissements de Morlaix et de Brest, forme la plus riche partie du Finistère. C'est là que l'on trouve les campagnes à luxuriantes végétations ; les vallées mousseuses, festonnées de chèvrefeuilles, de ronces et de houblon sauvage ; mille nids de verdure d'où sort la fumée d'une chaumière, et toutes ces oasis de fleurs ou d'ombrages au milieu desquelles point l'aiguille brodée d'un clocher de granit ou la tête penchée d'un calvaire. Nulle autre partie de la Bretagne ne présente une variété aussi continuelle. Les aspects du Léonais, moins austères que ceux de la Cornouaille, moins arcadiens que ceux du pays

de Tréguier et moins arides que les landes de Vannes, participent à la fois de ces trois natures. Ils en offrent comme un résumé poétique. Mais ce qui est surtout propre au Léonais, c'est l'éblouissante fraîcheur de ses campagnes, c'est l'espèce d'humide opulence de ses feuillées et de ses plages. Tout, dans cette contrée, exhale je ne sais quelle enchanteresse et paisible fertilité. Il semble que, couverte d'églises, de croix, de chapelles, elle soit fécondée par la présence de tant d'objets sacrés. On voit, rien qu'à la regarder, que c'est une terre bénite et qu'aiment les habitants du Paradis. Ses villes même conservent ce caractère de sainte et charmante aisance. C'est Morlaix, assis au fond de sa vallée, avec sa couronne de jardins et les paisibles caboteurs à voiles roses qui dorment sur son canal ; c'est Saint-Pol-de-Léon, qui se dessine de loin sous des clochers aériens, comme une grande cité du Moyen Âge ; ville-monastère où vous ne trouvez que des prêtres qui passent, des enfants en prière au seuil des églises, et de pauvres *klöa-reks*, aux longs cheveux, apprenant tout haut, sur les chemins, leurs leçons latines ; c'est Lesneven, triste bourgade, semée de couvents demiruinés ; Landerneau, charmant village allemand, avec ses maisonnettes blanches, ses parterres à grilles vertes et ses fabriques cachées dans les arbres ; Roscoff, enfin, vaillant petit port qui s'avance vers l'Angleterre comme pour la défier, relâche de corsaires et de flibustiers, qui fleurit sous la protection de sainte-Barbe. Je ne dis rien de Brest, car c'est une colonie maritime, qui n'a de breton que le nom. Brest n'est pas une ville de terre ferme, c'est un gaillard d'avant où vit un équipage ramassé de tous côtés, où s'agite dans la brume une population en toile cirée et en chapeau de cuir bouilli ; mais, à part cette exception, il n'est point un seul hameau dans le Léonais qui ne reflète plus ou moins le calme et pieux bien-être dont nous avons parlé. C'est là le cachet du pays. Tout y semble sous l'immédiate protection du ciel et marqué aux armoiries de Dieu. On ne peut croire, lorsqu'on

ne l'a point parcouru, à l'innombrable quantité de ses monuments religieux. Un seul fait en donnera une idée. Pendant la restauration, on songea à relever les croix de carrefours qui avaient été abattues en 1793, et, après une recherche exacte, on trouva qu'il ne faudrait pas moins de 1 500 000 fr. pour rétablir toutes celles qui existaient à cette époque dans le Finistère ! Le Léonais comptait au moins pour les deux tiers dans cette somme.

On conçoit, d'après cela, combien cette contrée a dû souffrir, depuis trente ans, du vandalisme qui a fait porter le marteau sur nos vieux monuments. La Bretagne était restée longtemps à l'abri de cet esprit de destruction qui souffle comme un ouragan sur l'ancienne France. Vieille druidesse baptisée par saint Pol, elle avait gardé ses *dolmens* et ses *menhirs*, près de ses mille chapelles à Marie. Le temps et les révolutions avaient en vain passé rudement la main sur sa tête et déchiré son antique pourpre, la fière pauvre se drapait encore dans ses haillons de croyances et de coutumes, et s'entourait de ses ruines comme des débris d'une riche parure. Mais son tour est enfin venu, et, elle aussi, il faudra qu'elle passe à la refonte pour recevoir une empreinte nouvelle. En attendant, des mains barbares s'acharnent sur ses monuments et les dépècent ou les dégradent. Ainsi, sans parler du *monastère de Saint-Mathieu*, défiguré par ce phare dont la tête a crevé la voûte du sanctuaire, et qui se montre maintenant au-dessus de l'abbaye, comme un laid et noir cyclope ; sans parler de *Landevenec*, cette chartreuse des lettres bretonnes que l'on a démolie pour en avoir les pierres et en construire une halle ; de cette tour de *Carhaix*, si massivement majestueuse, et qui, ébréchée par la foudre, a été achevée par les ingénieurs ; de l'admirable ruine de *Trémazan*, qu'on laisse crouler sous les dégradations des paysans et les orages de mer ; du sanctuaire druidique de la presqu'île de *Kermorvan*, que l'on a fait sauter à la mine pour construire

des étables ; que dire de cette belle cathédrale de *Saint-Pol-de-Léon*, que vous avez vue naguère si sombre et si majestueuse, avec ses ogives de Kersanton verdâtre qui la faisaient ressembler à une construction de bronze, et qui, maintenant, passée au lait de chaux, blanche et inondée de lumière, papillote comme la salle d'une guinguette ; que dire de l'église du *Folgöat*, où l'on a peint à l'huile les sculptures qui brodaient les autels, et abattu le balcon gracieux qui entourait le toit dans toute son étendue ; que dire du beau cloître lombard de *Daöulas*, dont les colonnettes brisées ont été transformées en bornes pour les chemins, et dont les frontons servent à faire des margelles de puits ou d'abreuvoirs ; que dire, enfin, du reliquaire de *Pleyben*, maçonné, recrépi, et dans lequel siège aujourd'hui l'école primaire du village ? — Quant aux chapelles, aux croix de carrefours, aux niches de madones, à tous les monuments isolés, il ne faut plus y penser ; à peine s'il en reste quelques débris comme souvenirs ! Depuis vingt ans ils sont la proie des mendiants étrangers, des colporteurs, des maquignons, et il est presque aussi rare de voir un homme civilisé passer devant eux sans leur jeter une pierre, qu'un sauvage basbreton sans leur tirer son chapeau. J'ai eu en ma possession deux têtes d'ange, en *Kersanton*, délicieusement sculptées et ramassées par moi dans une douve, près d'un calvaire ainsi mutilé.

Et un tel état de choses n'excite aucune sollicitude ! Qu'on y songe pourtant ; dans un moment où l'on paraît vouloir recueillir les traditions historiques, les monuments peuvent devenir d'importants révélateurs des faits passés. Ce sont des témoignages de gloire ou de malheur, des symboles de croyances perdues, et chaque débris qui frappe nos yeux rappelle quelque principe que le temps a changé ; chaque ruine est la tombe d'une idée sociale. Les vieux monuments forment une véritable bibliothèque en plein air dont les volumes de pierres ne s'effacent que lentement

sous le souffle des siècles. Ils s'effacent cependant, car le temps a beau imprimer fortement son pas sur le sol, la civilisation en recouvre bientôt l'empreinte : l'humanité s'avance dans le monde comme une caravane dans le désert, et le vent du soir efface les traces laissées par les voyageurs du matin.

Du moins ne hâtons pas cette destruction. Profitons de ce qui nous reste du passé pour l'étudier. La Bretagne offre à cet égard d'immenses ressources. Ses symboles de *Teutatès* soutiennent encore les croix du Christ ; ses aqueducs romains sont protégés par des vierges qui font des miracles. Souvent, dans l'espace que franchirait la balle d'un mousquet, l'œil du voyageur peut y rencontrer les monuments des Celtes, des Romains, du Moyen Âge et de la renaissance. C'est un *museum* complet d'histoire, un cabinet d'antiquités de cent lieues, étalé à la clarté du soleil par les mains du temps. Voilà ce que nous demandons de conserver, par respect pour l'histoire, par respect pour nos pères ; car nous ne trouvons pas plus de raison à un peuple qui démolit ses monuments antiques pour en retirer les pierres, qu'à un noble descendant des Montmorencys, qui déchirerait des portraits de famille pour en avoir la toile.

Nous n'ajouterons pas combien l'aspect de ces ruines reflète sur nos campagnes une originalité poétique et saisissante ; nous ne dirons pas combien elles s'harmonisent heureusement avec les mœurs d'une autre époque conservées dans le Léonais ; les hommes positifs crieraient à *la rêverie* et souriraient superbement. Non, quelque touchants, quelque pittoresques que soient les vieux usages du paysan breton et les débris au milieu desquels il vit, nous n'avons point la prétention de défendre cet état de choses ni de nous faire l'apologiste du passé. Enfant du progrès, nous sommes résignés à toutes ses exigences. Nous savons que, pour la marche pénible qu'a entreprise l'humanité, elle a dû se dépouiller de ses vieux

vêtements, dire adieu au toit et aux autels de ses ancêtres, sans rêver aux ombrages du seuil paternel, aux prières près du berceau, aux contes du soir accompagnés par le rouet de la vieille nourrice : l'humanité fait son étape et ne doit point se laisser amollir à la pensée du gîte qu'elle a quitté ; mais nous ne voyons pas de nécessité à ce qu'elle foule aux pieds ce qu'elle a reçu d'héritage utile ; à ce qu'elle abatte brutalement les bornes qui marquent le chemin parcouru par ses pères. Pour les nations, comme pour les hommes, il est bon de conserver les cadavres, afin de les faire servir aux recherches instructives et aux besoins de l'avenir.

§ II.— Piété du Léonard. — La mort. — Les funérailles. — Fête des morts. — Feux de Saint-Jean

En France la religion catholique n'a guère conservé de puissance que dans les campagnes ; encore le paysan est-il moins religieux que dévot. S'il continue à obéir aux exigences du culte, si ses lèvres murmurent toujours des prières, si l'habitude baisse son front comme le souvenir d'un joug, il est facile de se convaincre que l'ardeur de la foi s'est insensiblement attiédie, et que les âmes ne se livrent plus avec autant de naïveté que jadis à l'adoration qui a creusé les degrés de pierre de l'autel, au repentir qui a usé le banc de bois du confessionnal. Mais au milieu de ce naufrage des croyances, le Léonard est resté religieux et profondément empreint de la tristesse et de la résignation qui révèlent à l'esprit la présence réelle du catholicisme.

Pour lui, point d'action importante sans que la religion y intervienne. La maison qu'il vient de faire construire, l'aire nouvelle, le champ auquel il demande sa moisson, appellent également les cérémonies pieuses. Nous interroignons un jour l'un d'eux sur ces processions qui se font autour des champs cultivés, à l'époque des Rogations. — Il faut que cela soit, dit-il ; le champ stérile devient fécond sous l'étole du prêtre. Au repas, la faim attend respectueusement et

laisse d'abord passer la prière. Le couteau ne se porterait pas sur le pain de chaque jour sans y avoir tracé le signe de la rédemption. Aux grandes fêtes, ni l'éloignement ni les infirmités ne dispensent d'assister aux offices de la paroisse. On voit alors les routes se couvrir d'hommes, de femmes d'enfants, dans leurs plus beaux costumes. Ils surgissent de toutes parts, des sentiers ombreux et perdus, des rivages déserts, du milieu des landes élevées. À chaque pas, derrière chaque buisson, vous rencontrez un groupe qui, le chapelet à la main, se dirige vers l'église. Pendant ce temps, les cloches se font entendre au loin, ces cloches du village à la voix si aérienne, si doucement vibrante ! Leurs sons arrivent emportés par le vent, à travers les collines, les rivières, les feuillées ; parfois pleureurs et funèbres, parfois éclatants et gais, car on dirait que ces voix de l'air passent ainsi capricieusement d'une expression à une autre, selon que le soleil brille, que le vent siffle, que l'imagination de l'écouteur s'égaré mélancolique ou riante.

L'église, du reste, est le seul point de réunion pour les Léonards. Renfermés dans des fermes isolées, vivant de la vie de famille, ils ne se rassemblent jamais qu'à la paroisse pour prier et au cimetière pour venir prendre leur rang parmi les cercueils.

Mais bien que toute l'existence du Léonard ait une teinte religieuse, c'est surtout à sa mort qu'apparaît toute sa piété. La science est assez rarement appelée par lui au secours de la nature. Il y a peu d'années que l'on se sert de médecins dans les campagnes, encore la confiance en eux est-elle loin d'être générale. Quelques remèdes traditionnels, des prières, des messes dites à la paroisse, des vœux aux saints les plus connus, tels sont les spécifiques ordinairement employés. Chaque dimanche, à l'heure des offices, on voit des femmes, les yeux rouges de larmes, s'avancer vers l'autel de la Vierge, avec des cierges qu'elles allument et qu'elles y déposent : ce sont des sœurs,

des épouses, qui viennent demander la vie d'un être chéri qui se meurt, à la femme céleste qui, comme elles, sut ce que coûtent les larmes versées sur un cercueil. On peut dire, en comptant ces cierges qui brûlent sur l'autel, d'une lumière pâle, combien il y a dans la paroisse d'âmes prêtes à quitter la terre ; combien de maisons où l'on écoute avec terreur le râle d'un agonisant ; combien d'épouses qui attendent le nom désolé de veuve. Nous n'avons jamais vu, sans un mélange de terreur et de pitié, cette annonce muette d'agonie, placée là comme pour nous rappeler à tous que la mort est proche, et pour nous avertir de la faiblesse et des douleurs humaines.

Dès que les souffrances du malade ont pris un caractère mortel, la famille s'agenouille autour de son lit, tandis que le plus vieux répète à haute voix la prière des agonisants. Le prêtre vient ensuite et lui confère les derniers sacrements. Le mourant les reçoit généralement avec calme. Retiré au fond de lui-même et en présence de son Dieu, il meurt au bruit des prières, soutenu par la pensée que son entrée dans l'autre monde sera éclatante, et qu'il trouvera à la porte du ciel l'auréole d'étoiles. Quant à la famille, elle ne fait rien pour échapper à sa douleur. Le Léonard est dur à son âme comme à son corps. Il ne reculera pas plus devant la souffrance morale que devant la fatigue ou le danger. Tandis que l'homme des villes esquive ses regrets, fraude ses larmes au sort et fuit tout ce qui peut meurtrir son cœur, le paysan breton se place franchement devant son malheur ; il le reçoit lui-même sans chercher à le faire congédier par office de valet, il le regarde en face et longtemps. Fermez vos portes pour ne point entendre le tumulte du convoi, faites taire la voix des prêtres ; lui, il ne quittera point la chambre où dort le cadavre : il verra allumer les cierges, coudre le suaire, clouer la châsse, et quand les fossoyeurs viendront, il se lèvera pour les suivre ; il ira, les cheveux épars, à la suite du corps ; il entendra la

terre tomber lentement sur le cercueil, et ne se retirera que lorsque tout sera terminé, lorsque le prêtre aura dit : *La paix soit avec vous* ! Or, nous ne connaissons rien sous le ciel de plus déchirant que cette courageuse tendresse d'un pauvre abandonné, conduisant jusqu'à la fosse le cadavre de celui qu'il a aimé. Ce luxe de douleur a quelque chose qui saisit le cœur et le brise. C'est devant de tels enterrements que l'on se sent encore entraîné à découvrir sa tête et à fléchir le genou ; car, qui oserait afficher l'incrédulité ou la raillerie devant les yeux de cet homme qui n'a plus d'espoir que dans les idées de rémunération et d'immortalité ! Et ne croyez pas que les honneurs rendus à ses morts par le Léonard finissent aussitôt que le tombeau est fermé ! non, des messes seront dites encore longtemps pour le repos de l'âme de celui qu'il pleure ; chaque dimanche il viendra prier sur sa tombe et marquer de ses deux genoux une place qu'il a peut-être été trop pauvre pour marquer autrement. Qui manquerait à ce devoir sacré serait montré au doigt comme un méchant et un impie.

Au jour des Morts, le lendemain de la Toussaint, la population entière du Léonais se lève sombre et vêtue de deuil. C'est la véritable fête de famille, l'heure des commémorations, et la journée presque entière se passe en dévotions. Vers le milieu de la nuit, après un repas pris en commun, on se retire ; mais des mets sont laissés sur la table ; car une superstition touchante fait croire aux Bretons qu'à cette heure ceux qu'ils regrettent se lèvent des cimetières et viennent prendre, sous le toit qui les a vus naître, leur repas annuel.

Du reste, chaque fête de l'année a ses usages. Celle de la Saint-Jean est surtout remarquable, non seulement dans le Léonard, mais dans toute la basse Bretagne. Dès la veille, on voit des troupes de petits garçons et de petites filles en haillons, aller de porte en porte, une assiette à la main, quêter de légères aumônes. Ce sont les pauvres qui,

n'ayant pu économiser assez sur l'année entière, pour acheter une fascine d'ajonc, envoient ainsi leurs enfants mendier de quoi allumer un feu en *l'honneur de monsieur saint Jean*. Vers le soir on aperçoit sur quelque rocher, au haut de quelque montagne, un de ces feux qui brille tout à coup, puis un second apparaît, puis un troisième, puis cent feux, mille feux ! devant, derrière, à l'horizon, partout ! La terre semble refléter le ciel et avoir autant d'étoiles. De loin on entend une rumeur confuse, joyeuse, et je ne sais quelle étrange musique, mélangée de sons métalliques et de vibrations d'harmonica qu'obtiennent des enfants en caressant du doigt un jonc dont les bouts sont fixés aux parois opposées d'une bassine de cuivre. Cependant les conques des pâtres se répondent de vallée en vallée ; les voix des paysans chantant des noëls au pied des calvaires, se font entendre ; les jeunes filles, parées de leurs habits de fête, accourent pour danser autour des feux de saint Jean, car on leur a dit que si elles en visitaient neuf avant minuit elles se marieraient dans l'année. Les paysans conduisent leurs troupeaux pour les faire sauter par-dessus le brasier sacré, sûrs de les préserver ainsi de maladie ; les rondes se forment, et c'est alors un spectacle étrange pour le voyageur qui passe, que de voir ces longues chaînes d'ombres bondissantes tourner autour de ces mille feux, en jetant des cris farouches et des appels lointains. Des sièges vides sont habituellement disposés autour de la flamme ; ils sont destinés aux âmes des morts qui viennent s'y placer pour écouter les chants et contempler les danses.

Dans beaucoup de paroisses c'est le curé lui-même qui va, processionnellement avec la croix, allumer le feu de joie préparé au milieu du bourg. À *Saint-Jean-du-Doigt*, le même office est rempli par un ange qui, au moyen d'un mécanisme fort simple, descend, un flambeau à la main, du sommet de la tour élancée, enflamme le bûcher, puis s'envole et disparaît dans les aiguilles tailladées du clocher.

Les Bretons conservent avec grand soin un tison du feu de la Saint-Jean. Ce tison, placé près de leur lit, entre un buis béni le dimanche des Rameaux et un morceau de gâteau des Rois, les préserve, disent-ils, du tonnerre. Ils se disputent, en outre, avec beaucoup d'ardeur la couronne de fleurs qui domine le feu sacré. Ces fleurs flétries sont des talismans contre les maux du corps et les peines de l'âme ; quelques jeunes filles les portent suspendues sur leur poitrine par un fil de laine rouge, tout-puissant, comme on le sait, pour guérir les douleurs nerveuses.

À Brest, la Saint-Jean a une physionomie particulière et pour ainsi maritime. Vers le soir, deux à trois mille personnes accourent sur les glacis. Enfants, ouvriers, matelots, tous portent à la main une torche de goudron enflammé, à laquelle ils impriment un mouvement rapide de rotation. On aperçoit, au milieu des ténèbres, ces milliers de lumières agitées par des mains invisibles qui marchent en sautillant, tournent en cercle, scintillent et décrivent dans l'air mille capricieuses arabesques de feu. Parfois, lancées par des bras vigoureux, cent torches s'élèvent en même temps vers le ciel, comme des fusées flamboyantes, et retombent en secouant une ondée de braise enflammée qui grésille sur les feuilles des arbres ; on dirait une pluie d'étoiles. Une multitude de spectateurs attirée par l'originalité de ce spectacle, circule sous cette rosée de feu. Cela dure jusqu'à la fermeture des portes. Quand le roulement de rentrée se fait entendre, la foule reprend le chemin de la ville, le pont-levis remonte, et les sentinelles commencent à se renvoyer les *garde à vous* de nuit, tandis que sur les routes de la *terre des Lépreux* (Lambazellec), *du haut de la mer* (Morlaix) et de *la maison de la Douleur* (Kerinou), on voit les torches fuir en courant et s'éteindre successivement, comme les feux follets des montagnes.

§ III.— Le choléra dans le pays de Léon

Nous l'avons déjà dit, le caractère religieux du Léonais se révèle dans toutes ses actions ; mais, pour l'étudier à fond, il faut l'avoir vu se développer dans quelque grande circonstance ; il faut avoir contemplé cette population pieuse se débattant sous quelque fléau et tombant comme une herbe fauchée. Ce triste spectacle, nous l'avons eu pendant deux mois dans toute son horreur, lorsque le choléra se déclara dans le Finistère, en 1833.

Dans le calme de la vie ordinaire, l'influence sociale use plus ou moins les aspérités de l'individualisme. Un arrangement uniforme cache, plus ou moins, l'originalité de chaque être : une circonstance extrême, mais vulgaire, ne peut elle-même défaire cette symétrie conventionnelle : on n'oserait être soi dans sa douleur, et, comme le gladiateur romain, on songe à tomber selon les coutumes du cirque. Mais il en est autrement lorsqu'une puissante commotion vient briser tout à coup l'ordre établi, et que les passions humaines se dressent sans peur, insoucieuses du ridicule. Alors se montre la véritable croyance de chacun ; alors l'âme est vraie, par l'incapacité de mentir, et les populations laissent échapper de leur cœur, comme un seul homme, le cri sincère que leur arrache la force de l'émotion et la grandeur des circonstances.

Ces observations n'ont jamais trouvé une application plus complète, ni plus manifeste, que dans l'affreuse épidémie qui décima le Léonais. Qui a vu, au milieu de l'immense désastre dont il fut accablé, ce peuple étrange encore si fortement marqué du sceau du Moyen Âge, comprendra facilement ces pestes du quatorzième siècle, qui, dans les mystérieuses légendes des chroniqueurs, semblaient moins des récits historiques que de terribles conceptions de poètes, tracées à la manière du Dante.

Lorsque le choléra tomba sur la capitale, on sait avec quelle fureur une partie du bas peuple de Paris accusa ceux

qui gouvernaient d'être la cause de l'épidémie, en empoisonnant les denrées et les fontaines. C'était là, sans doute, un mensonge insensé, mais c'était aussi l'expression d'un profond mépris pour le pouvoir et d'une méfiance innée chez cette turbulente population, habituée à chercher dans la politique la cause de ses maux. En Bretagne, où le gouvernement, sa forme et son nom sont presque inconnus, où les partis mêmes ne sont politiques que parce qu'ils sont religieux, il devait en être autrement. Qui eût dit à nos paysans que le ministère les empoisonnait eût été peu compris. Pour eux, deux pouvoirs seuls existent, dont l'un est la manifestation du bien, l'autre celle du mal : *Dieu et le Démon* ! Aussi, ce ne fut point dans les combinaisons criminelles d'un parti qu'ils cherchèrent la cause du mal qui les frappait. *Dieu nous touche de son doigt* ! dirent-ils dans leur langage énergique ; *Dieu nous a livrés au Démon* ! Et aussitôt le bruit d'apparitions surnaturelles se répand dans les campagnes, des femmes rouges ont été aperçues près de Brest soufflant la peste sur les vallées. Une mendicante, appelée devant la justice, soutient *qu'elle les a vues ! qu'elle leur a parlé* ! Des signes funestes annoncent partout que Dieu va jeter *son mauvais air* sur le pays. Un météore épouvante les campagnes, des bruits sinistres et menaçants retentissent sur les côtes ; et, pour ajouter à tant de terreurs, les églises s'ouvrent à des heures inaccoutumées ; des prières publiques sont répétées afin d'apaiser la colère du ciel, et le peuple attend, sans prendre aucune autre précaution, la visite de l'hôte terrible qui lui est annoncée.

Il ne tarda pas à venir. On apprit bientôt que le choléra avait éclaté sur sept ou huit points différents. Le Léonais fut principalement atteint.

Dans les villes, quelques préservatifs avaient été employés ; mais dans les campagnes aucun obstacle ne fut opposé aux ravages du mal. Je demandais au curé d'une des paroisses du Léonais quelles précautions il avait prises :